

mortel des choses divines : le Verbe de Dieu et la Ville Eternelle !

Il y eut en France, vers le milieu de notre siècle, un spectacle des plus intéressants, un spectacle qui captiva longtemps l'attention publique. On voyait, dans la chaire de Notre-Dame, un prédicateur qui avait des accents de Bossuet, à la tribune politique un orateur qui rappelait Cicéron au forum romain, au journalisme un écrivain... qui n'avait pas de modèle.

Ces trois hommes, le lecteur les nomme avant nous, c'est Lacordaire, Montalembert et Louis Veuillot. Trinité de talents de premier ordre qui complétaient les uns les autres leur action sociale. Tous trois, ayant pour devise la divinité de l'Eglise, son rôle de puissance civilisatrice dans le monde, d'éducatrice des peuples comme des individus, ses privilèges et ses prérogatives, entre autres sa liberté d'enseignement ; tous trois, dis-je, combattaient de concert les uns près des autres, et portaient à l'ennemi voltairien des coups terribles.

Mais le moindre des trois, n'était pas celui qui fait l'objet du présent écrit. Veuillot en se retrempant aux sources de la foi, avait aussi retrempé sa plume de polémiste. Cette plume était devenue une épée tranchante.

Pour combattre plus à l'aise, plus librement, il jugea à propos de se créer un journal à lui, l'*Univers* : journal qui compte, comme on le sait, de magnifiques états de service.

Veuillot avait pour confrères d'armes d'habiles et puissants lutteurs : son frère, le vieil Eugène qui vit encore et se tient toujours ferme sur la brèche, Du Lac, Aubineau, Coquille, Ourliac, Loth et Roussel, ces deux derniers, rédacteurs actuels de *La Vérité*, de Paris.

Veuillot était le chef de cette pléiade de champions catholiques. Tantôt il se tenait à l'avant sur les remparts de la citadelle repoussant les assaillants, tantôt il faisait une sortie sur l'ennemi qu'il terrifiait et faisait fuir. Il eut la gloire et le bonheur d'être félicité chaudement par les chefs de l'Eglise. Pie IX et Léon XIII l'honorèrent de leurs encouragements particuliers.

Ses articles de journal forment ce que l'on appelle ses *Mélanges*, véritable arsenal renfermant une quantité d'armes propres à aider les jeunes écrivains qui se destinent au journalisme. On trouve là traitées, sinon avec grande étendue, du moins avec profondeur et avec éclat, la plupart des questions religieuses ou sociales débattues depuis cinquante ans.

C'est dans le journalisme surtout que Veuillot a fait sa marque comme écrivain de premier ordre. Il y a déployé des ressources merveilleuses qui font l'étonnement de tous les critiques, ennemis comme amis. Il est reconnu comme le créateur pour ainsi dire du journalisme catholique : c'est une des gloires que lui réserve la postérité.

Ses luttes contre le monopole de l'Université de Paris dans l'enseignement, contre les thèses folles des rationalistes, contre les thèses risquées des libéraux-catholiques, sont restées à jamais célèbres.

Son talent, très varié, extrêmement souple, prenait tous les tons ; et sa plume était tour à tour, selon le sujet et le besoin, épée, burin, ou pinceau. Plus d'un adversaire atteint par l'un de ces instruments, et couvert de ridicule, se retira de l'arène plein de confusion pour ne plus y reparaitre.

Dans l'été de 1875, nous étions à Paris. Gambetta venait de prononcer, à Versailles, un discours véhément. Comme déclamation, comme emphase, ça pouvait jeter de la poudre aux yeux ; mais comme style littéraire, style français, ça ne valait guère. Veuillot se chargea de le démontrer dans son journal. Son article, comme un canif aiguisé, dégonfla vite le ballon, et, le lendemain, tous les rieurs dans Paris étaient du côté de notre Juvénal.

On a dit avec raison que l'adversaire le plus en état de lutter avantageusement avec Voltaire aurait été Veuillot. Tous deux infiniment souples, spirituels, sarcastiques, leurs combats singuliers auraient été des combats homériques. Il nous semble, cependant, que le croyant, armé en plus de la vérité et de la vertu, aurait fini par terrasser le mécréant.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

LA RÉVOLUTION A ROME

Il y avait longtemps qu'elle grondait. En 1848, un suprême effort avait eu lieu, le doux Pontife avait dû abandonner sa ville et se réfugier au royaume de Naples.

Pourquoi donc cet acharnement contre le Pape ? Est-ce parce qu'il est puissant ? Est-ce parce que, quand il était Roi, il abusait de son pouvoir, maltraitait ses sujets ?

En des accents qui font tressaillir encore ceux qui le lisent, Montalembert disait à la fin de 1848 à l'Assemblée nationale, dans son discours sur l'Expédition de Rome :

... Le Pape, en dehors de sa qualité de chef suprême de la chrétienté, a au suprême degré ce droit à notre appui : il est faible, de la plus sainte et de la plus respectable des faiblesses ; et de plus, sa faiblesse est opprimée et innocente... opprimée par la noire ingratitude de ceux qu'il a comblés de ses bienfaits, et innocente... ah ! messieurs, où fut-il jamais un souverain plus innocent, plus irréprochable que Pie IX ? On ne peut pas lui reprocher l'ombre d'une violence, l'ombre d'une perfidie, l'ombre d'une mauvaise foi.

Mais est-il nécessaire, dira-t-on, que le Pape possède une autorité temporelle qui, après tout, peut nuire à son autorité spirituelle ?

L'illustre orateur que nous venons de citer disait en 1848 — et c'est vrai aujourd'hui comme alors :

... Oui, depuis mille ans, tous les peuples catholiques ont compris que le premier de tous les intérêts, c'était que le Pape ne portât pas le joug d'une puissance quelconque. Et comprenez le bien, pas plus le joug de ses sujets, que le joug de l'empereur d'Autriche ou de Russie. Ce qui nous importe, à nous, c'est que le Pape soit libre, libre de toute influence laïque ou étrangère. Pourquoi ne voulons-nous pas admettre que le Pape dépende de l'empereur d'Autriche, et pourquoi, de son côté, l'Autriche ne saurait-elle admettre qu'il dépende de la République française ? C'est parce qu'il ne faut pas que l'on puisse jamais suspecter l'autorité, ni la sincérité, ni la parfaite indépendance des décrets qu'il rendra, et qu'on les suspecterait à juste titre s'il était courbé sous le joug d'une autre puissance que la sienne. C'est de là que découle l'indépendance, la légitimité, l'inviolabilité du pouvoir temporel du Pape.

Quant à la révolution, nous allons faire connaître ses agissements à nos lecteurs, par quelques lignes que nous emprunterons au grand écrivain français, notre compagnon d'armes, M. le Vicomte Oscar de Poli :

... Le principe d'intervention n'est respectable que lorsqu'il est respecté également partout ; l'intervention n'est juste que lorsqu'un faible est menacé par un fort, qui met en question le droit et l'équilibre international. Les princes sont solidaires ; car on trouve toujours un plus fort que soi.

Or, il est une puissance qui ne cesse de mettre en question l'équilibre international par des incursions armées sur le territoire de l'Eglise catholique ; cette puissance, c'est la révolution qui, grâce à l'incurie, la faiblesse, l'incapacité, l'aveuglement, la complicité des rois, à partout aujourd'hui ses soldats, sa police, ses orateurs, ses écrivains, ses apologistes et ses champions. La révolution est un Etat dans l'Etat ; c'est donc contre elle que doivent porter les efforts de tous les princes qui ne désirent pas abdiquer en sa faveur, et ils ont le droit d'intervenir partout où elle intervient.

Par princes, notre illustre ami entend évidemment tout chef d'Etat, président de République ou roi — peu importe le titre ou la forme de gouvernement.

Cette puissance, Etat dans l'Etat, s'agit en ce moment encore dans cette malheureuse Italie où elle semble vouloir ne se donner ni trêve ni repos ; si elle l'emportait — et elle l'emportera tôt ou tard si l'Italie vit quelque temps encore — vous la verrez, Dieu le lui pardonne ! s'armer contre elle-même !

En 1867, le grotesque fantoche Giuseppe Garibaldi la dirigeant, elle essaya de porter le coup fatal à ce que le triste sire appelait "l'hydre papale." Un de ses généraux, Bixio, voulait faire une pyramide des têtes des cardinaux, avec celle du Saint-Père au sommet. L'Ecriture Sainte a une parole saisissante dans celle-ci, qu'elle nous rapporte du Roi-Propète : "L'homme pervers verra, s'exaspérera ; de rage il

crissera des dents et sèchera de fureur : les desseins des méchants périront."

Malgré ses vingt mille hommes contre notre petite troupe formant à peine trois mille hommes valides, en trente combats il fut battu honteusement sur quatre-vingt-dix lieues de frontière qu'il assaillait de tous côtés à la fois.

Rassemblant ce qui lui restait, il tenta un coup surprême : à la tête — ou plutôt à la queue — de dix mille hommes, le 3 novembre 1867, il essaya la plus humiliante défaite qu'un soldat, fut-il de fortune, puisse essayer. Toute l'armée pontificale, appuyée de deux mille Français, soit cinq mille en tout, attaqua avec une furie sans exemple les positions inexpugnables des Garibaldiens. Après six heures d'un combat acharné, la déroute des chemises rouges était complète, nous avions six mille prisonniers, dont une forte partie fut relâchée le soir même, à la suggestion du général français de Failly. C'était le général baron de Polhès qui commandait durant le combat, du côté des Français, tandis que notre ministre de la guerre commandait en chef pour tous.

Bixio, quelques années plus tard, eut la tête tranchée, en Afrique, du côté du Transvaal : l'Ecriture Sainte avait raison cette fois encore — elle l'aura jusqu'à la fin des temps, quels que soient les hommes qui attaqueront Dieu, ou les événements qui se produiront contre son Eglise.

C'est au Souverain Pontife que nous pouvons appliquer la consolante promesse du psaume 109 : "Le Seigneur est à ta droite : il pulvérisera, au jour de sa colère vengeresse, les rois !"

Cela commença le 3 novembre 1867.

DE THERMES.

L'AUTOMNE

C'était par une belle matinée du mois de novembre. J'étais monté sur une petite colline située sur les bords du Saint-Laurent, où souvent, pendant les longues journées d'été, j'allais admirer le magnifique panorama qui orne les hauteurs de cette éminence.

Enveloppé d'un épais manteau et assis sur un rustique banc de pierre, je contemplais avec tristesse l'aspect morne et désolé que la pâle automne avait répandu sur toute la nature.

Hier encore, à ma droite, aussi loin que l'œil peut atteindre, se déroulait à mes regards une campagne délicieuse couverte de prés verdoyants, de riantes prairies et de moissons dorées. Mais aujourd'hui, l'aspect luxuriant de la plaine s'est changé en un désert aride. Tout ce qu'a épargné la faux du moissonneur s'est desséché sous la bise glacée du froid automne. Les dépouilles séchées et jaunies des bois jonchent partout la terre. A ma gauche, un grand bois s'étend jusqu'aux brumes de l'horizon mais pas un chant, pas une note joyeuse ne s'élève du fond de ces vastes solitudes. Les oiseaux, ces hôtes de nos forêts, ne font plus entendre la douce mélodie de leurs chants harmonieux. Seul, le hibou, enfoncé dans le creux d'un arbre, fait retentir l'air de son cri rauque et sinistre.

Depuis longtemps, mon âme était absorbée de ces sombres et mornes pensées, lorsque du vague lointain un faible écho, triste comme un soupir, vint me tirer de ma longue rêverie : c'était un glas funèbre.

Je m'acheminai vers ma demeure, songeant que c'est en cette saison triste et monotone que l'Eglise se revêt de ses ornements de deuil et verse des larmes avec des prières sur la tombe de ses enfants décédés.

G.-O.-J. V.

Il y a dans l'homme trois sentiments poétiques par excellence : l'amour de Dieu, l'amour de la femme et l'amour de la patrie. Partout où la connaissance de Dieu s'obscurcit, partout où le visage de la femme est couvert d'un voile, partout où les nations sont esclaves la poésie est une flamme qui s'éteint faute d'aliments. Là où Dieu est connu, où la femme est respectée, où le peuple est libre, la poésie a de chastes roses pour la femme, des palmes glorieuses pour les nations, des ailes splendides pour s'élever aux plus hautes régions des cieux. — DONOSO CORTES.